

pèrent, et il se dit aussitôt qu'il pouvait considérer comme réglée la difficulté qu'il avait craint de rencontrer, et que, certainement, ses possessions ne tarderaient pas à s'agrandir de celles de la Tour-Blanche.

Ses regards se portèrent ensuite sur le jeune garçon.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'il vit le baron lui présenter d'abord la plus petite des jeunes filles, une enfant, délicate, à la figure pâle, disant :

—Ma fille Béatrice, monsieur le duc.

Et, avec une tendresse visible, il dit à l'enfant :

—Béatrice, mon amie, ce monsieur est le duc de Flamanville.

Béatrice leva sur le duc un regard timide et puis baissa la tête.

Le duc sourit, chercha une parole agréable, et, comme elle ne se présenta pas, il se contenta de saluer gracieusement.

Puis le baron fit approcher Hélène et dit, d'une voix froide et quelque peu précipitée :

—Mademoiselle Hélène, monsieur le duc de Flamanville. Monsieur le duc, mademoiselle Hélène.

Il aurait pu ajouter de la Roseraie, mais il ne le fit pas. On aurait pu se demander pourquoi il avait éprouvé tant d'émotion en la présentant au duc, car il était resté parfaitement calme quand il s'était agi de sa fille; mais cela était un fait, et sa parole avait même été presque intelligible.

Le duc de son côté n'avait pas l'oreille très-fine, et, n'ayant qu'une idée dans l'esprit, il n'avait non plus qu'un son dans l'oreille : c'était celui de Romilly.

Il crut que le baron lui avait présentée Hélène comme étant mademoiselle de Romilly, et il n'avait pas le moindre soupçon qu'il en fût autrement. Il la regarda donc comme étant la sœur aînée, et ayant droit, conséquemment, à sa part des propriétés de la Tour-Blanche. Aussi la salua-t-il avec la plus grande considération.

Il tendit la main à Raoul quand on le lui présenta, mais il n'eut d'yeux que pour Hélène.

Si jamais il lui arriva de chercher à se rendre aimable, ce fut dans cette circonstance, et, nous devons le dire, l'orpheline fut plus spécialement l'objet de ses intentions.

Elle, de son côté, manœuvra avec la plus grande habileté et acquit la certitude que ses efforts n'étaient pas perdus.

Le duc était jeune, d'un an ou deux plus âgé qu'Ernest Rivolat. Il avait des traits réguliers, mais un teint jaune. Il n'y avait pas beaucoup d'expression dans sa figure; il n'avait pas l'air excessivement intelligent, mais, en somme, il n'était pas mal pour un duc. Hélène fut plus que satisfaite de son physique. En pensant à lui, elle avait craint qu'il ne fût vieux et laid; ses espérances, sous ce rapport, étaient donc dépassées.

Il est vrai qu'il ne pouvait soutenir la comparaison avec Ernest Rivolat et qu'il n'avait pas une voix aussi agréable que lui; mais elle réfléchit que ces avantages que possédait Rivolat étaient exceptionnels.

Et puis le duc était riche, et Rivolat ne l'était pas.

Les attentions que le duc prodiguait à Hélène n'échappèrent pas à l'observation du baron. Il en fut étonné; et, quand il vit combien peu le duc s'occupait de Béatrice et de Raoul, il en fut d'abord blessé, et une pensée soudaine lui vint à l'esprit et quelque chose comme un sourire passa sur ses lèvres.

Mais s'il avait mieux connu Hélène, il aurait su que tout était sérieux chez elle et que, de sa part, une parole, un acte avaient une signification calculée.

La vérité est qu'elle était résolue à plaire

au duc. Il y avait de l'animation sur ses joues et ses yeux, toujours si brillants, avaient un éclat inaccoutumé. L'enjeu était grand, elle le savait, et elle était décidée à jouer la partie de façon à la gagner.

Elle sentait confusément qu'elle aurait à se frayer son chemin peut-être à travers le crime pour atteindre son but; mais la présence du duc et les images de grandeurs que cette présence évoquait dans son esprit lui firent fermer les yeux aux représentations de sa conscience.

Nous l'avons dit, elle était résolue à tirer le meilleur profit possible de l'occasion, en faisant une impression favorable sur l'esprit du duc, et, si elle le pouvait, sur son cœur.

Un instant, la pensée lui vint qu'il lui suffirait d'être maîtresse de la Tour-Blanche et de ses dépendances pour devenir duchesse de Flamanville.

Elle frissonna en songeant au prix auquel il lui faudrait acheter cette position, et la sensation qu'elle éprouva fut rendue encore plus aiguë par l'air d'affection avec lequel Béatrice la regardait en ce moment.

Au même instant, elle entendit le duc lui adresser la parole comme étant mademoiselle de Romilly, et elle comprit qu'il croyait qu'elle était la fille aînée du baron. Elle crut que son oncle ne s'aperçut de l'erreur du duc et elle se hâta de porter la conversation sur un autre sujet.

Plus d'une heure se passa ainsi, agréablement pour le duc et pour Hélène, désagréablement pour le baron, si l'on en juge par l'expression de ses traits.

Enfin le duc se leva pour partir. Il remercia avec trop de profusion, peut-être, le baron pour l'hospitalité qu'il lui avait donnée, fut quelque peu embarrassé en prenant congé d'Hélène et se montra trop gracieux envers Béatrice et Raoul pour que M. de Romilly eût lieu d'être content.

Le baron monta à cheval et accompagna le duc jusqu'au bout du parc.

En voyant son oncle partir avec le duc, Hélène fut vivement contrariée, car elle se dit que, dans le cours de la conversation, il ne manquerait pas de lui expliquer l'erreur qu'il avait faite en croyant qu'elle était sa fille aînée et d'ajouter qu'elle n'était qu'une orpheline qu'il avait recueillie par charité et qui n'avait aucun droit à son héritage.

Elle arpenta sa chambre, en proie à la plus grande agitation. Les pensées les plus sombres lui traversèrent le cerveau, et elle s'habitua à contempler des possibilités dont l'idée seule l'avait d'abord fait frémir.

Peut-être le spectre qui s'était présenté à son imagination se serait-il évanoui sans laisser d'autre trace de son passage, sans l'entrevue qu'elle avait eu avec Ernest Rivolat. Mais là, dans leur conversation, ce spectre avait pris une forme, et ses idées étaient donc réalisables, puisque Rivolat avait promis de lui envoyer le docteur Vergat.

Elle ne connaissait pas cet homme, mais elle savait qu'il avait une main sûre et une volonté plus ferme encore.

Et puis ne s'était-elle pas trouvée en contact avec le duc de Flamanville, dont elle s'était promis de devenir la femme.

Quelles que fussent les barrières qui la séparaient de l'accomplissement de ses désirs, elle avait juré, après la visite du duc, qu'elle les renverserait.

Ce fut avec impatience qu'elle attendit le retour du baron. Sans s'inquiéter de ce que devenaient Béatrice et Raoul, elle s'assit à la fenêtre pour apercevoir le duc et M. de Romilly qui descendaient la longue avenue du parc. Plus d'une fois, elle vit le duc se retourner sur sa selle, et elle se demanda s'il

était mû par le désir de l'apercevoir encore.

Elle sentait qu'elle était dans ses pensées, bien que la Tour-Blanche y occupât la première place.

Elle resta là jusqu'à ce qu'elle aperçut le baron revenir. Elle remarqua alors qu'il avait le menton appuyé sur la poitrine et qu'il était évidemment plongé dans de profondes réflexions.

Elle descendit dans la salle en bas, par où il devait nécessairement passer pour gagner son appartement, et attendit.

Aussitôt qu'il apparut, elle alla à lui, et, de sa voix la plus douce et avec un sourire le plus caressant, elle dit :

—Quel charmant épisode, cher oncle, dans la routine de notre existence! Deux heures entières avec un vrai duc en chair en os, et qui, pardessus le marché, est agréable et fort aimable. N'allez donc pas vous retirer tout de suite dans votre cabinet, mon oncle, comme un vieux moine des temps jadis; restez avec moi, que nous causions un peu de cette visite si inattendue et de si grandes conséquences.

Des conséquences, elle devait en avoir en effet.

Le baron la regarda sévèrement d'abord, et puis, avec un peu de tristesse :

—Hélène, dit-il froidement, si l'idée que je me suis faite est erronée, il faut me pardonner; mais si, comme je le soupçonne, j'ai raison, vous me remercierez de l'avertissement que je vais vous donner. Le duc paraît avoir fait rapidement impression sur votre... votre esprit de jeune fille.

—Je le regarde comme un homme de bon sens, de bonne mine et aimable, voilà tout, mon oncle, répliqua-t-elle d'un ton tellement affecté, que le baron en eut un grincement de dents.

—Vous avez fait de votre mieux, Hélène, dit-il en fronçant les sourcils, du moins, j'ai cru le remarquer, pour attirer sur vous l'attention du duc.

—Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait? demanda-t-elle en jouant la surprise.

—Ce n'était que de la coquetterie, répondit-il avec animation, une chose que je méprise chez une femme, un artifice qui la dégrade et qui l'abaisse toujours dans mon estime.

—Oh! cher oncle, dit-elle en tournant la tête d'un air offensé, vous êtes cruel injuste et méchant.

—Du tout, répliqua-t-il précipitamment, et je ne désire être rien de tout cela. Peut-être votre intention n'était-elle pas de descendre à de pareils moyens; mais, répondez-moi, pourquoi vous êtes-vous donné tant de mal pour plaire à ce fou égoïste et stupide?

Elle demeura silencieuse en détournant la tête.

—Je vais répondre pour vous, reprit le baron sur le même ton. Vous vous êtes imaginé, pauvre et innocente enfant, que vos qualités physiques et morales pourraient le fasciner au point qu'il vous offrirait sa main et son titre?

Elle se tourna vivement vers lui et dit, avec une amertume qui le surprit étrangement.

—Vous m'avez conseillé, monsieur de Romilly de choisir un homme raisonnable et convenable pour mon mari; je désire obéir à vos instructions, comme je l'ai toujours fait quand vous m'avez fait l'honneur de me donner des ordres. Dites-moi, monsieur, est-ce que le duc de Flamanville ne remplit pas les conditions nécessaires pour faire une "personne estimable et convenable"?

Le baron resta un moment sans répondre. Il examina ses traits avec attention, mais il ne put voir au-delà de leur expression. Il